

NOTE D'INTENTION



De la médecine au cinéma

Durant mes études de médecine, j'ai été très tôt sensibilisée à la grande précarité. Jeune étudiante, je travaillais en tant qu'aide-soignante dans un service d'urgence de l'hôpital Boucicaut à Paris. J'ai été confrontée à la misère de la rue. La nuit, les urgences recueillaient les sans-abris parfois alcoolisés, blessés, désorientés.

Je prenais soin le mieux possible de ces êtres abimés qui échouaient là. J'étais souvent dépassée par ce que je voyais, les histoires que j'entendais.

Je retrouvais l'expression de cette misère avec la lecture des *Naufragés*, livre de Patrick Declerck, psychanalyste et ethnologue, qui a travaillé auprès des grands exclus.

Aujourd'hui, je suis médecin gynécologue depuis 15 ans, et j'exerce à mi-temps depuis plusieurs années pour me consacrer à la réalisation de films documentaires.

J'ai réalisé entre 2015 et 2019 un premier film « *Rajaa, ça veut dire espérance* » qui a été produit par la Chambre aux fresques et qui a été lauréat du Nouvelle-Aquitaine Film Workout. Ce film traite de la paternité dans l'exil en recueillant la parole de travailleurs migrants séparés de leurs enfants restés au pays. Ce film aborde déjà des thématiques sociales qui me touchent et sous-tend le thème d'une certaine forme de précarité, de solitude et de liens familiaux mis à mal.

Le métier de gynécologue a continué à me sensibiliser à ces problématiques, à la difficulté de la condition humaine face aux aléas de la vie, aux inégalités, à la maladie, à la mort. Il m'a également permis d'avoir accès à l'autre dans sa plus grande intimité, sa fragilité, ses souffrances et ses joies. Vie et mort sont au cœur de ma pratique. Les notions de soin, de dignité et de respect sont fondatrices de mon engagement. Ainsi le projet de film « Dans le cœur des vivants » est le prolongement, sous une forme cinématographique, de questionnements en lien avec ma pratique professionnelle.

Dans une société consumériste et individualiste, le soin, l'attention portée à l'autre et la création de liens semblent devenir des actes de résistance. La situation des morts isolés devient l'expression la plus extrême de la fragilité des liens, qu'ils soient familiaux ou amicaux.

Que faites-vous de vos morts ?

C'est le titre de l'ouvrage de Sophie Calle, artiste plasticienne. Elle a invité le public à répondre à cette question dans un carnet laissé à sa disposition lors d'une exposition.

Qu'aurais-je pu y inscrire ? Que faire de nos morts ? Et des morts de personne ? Sont-ils aussi d'une certaine manière nos morts ? Ceux de notre communauté humaine ?

On ne peut pas être le mort de personne... il y a toujours des histoires à retrouver, des proches à tenter de rassembler !

De l'oubli et de la mémoire

Ces paroles, ces histoires existent bien, mais la profonde précarité et l'isolement les ont rendues invisibles. Les bénévoles de Goutte de vies, en recueillant avec patience, respect et persévérance ces bribes de vies, ces quelques détails, témoignent de l'humanité des défunts : on se réjouit lorsque l'on parvient à retrouver un proche, un ami et avec eux connaître une musique qu'il aimait, son métier, une passion. Les récits de vie sont forcément tronqués mais on s'évertue à faire du beau, du poétique avec des éléments décousus et parcellaires.

Malgré les pièces manquantes il s'agit de reconstruire un puzzle, le puzzle d'une vie souvent chaotique, où les liens se sont perdus. Ce travail de mémoire contribue à nous lier à ces morts et à relier ceux qui restent. Ce ne sont plus vraiment des inconnus puisque leur histoire révélée, aussi ténue soit-elle, fait désormais partie de nous.

« J'ai voulu, pour ces hommes sans paroles, sans histoire et sans traces, ériger une sorte de monument. Un mémorial qui leur ressemble un peu. Tronqué donc. Un rien de travers. Et d'un goût douteux parfois, nécessairement. Quelques pierres, sans plus. Presque ruines. »

Ces mots de Patrick Declerck résonnent en moi et me guident dans mon travail. Je m'y suis reconnue. Ce film est une pierre de plus, la mienne, à ce mémorial dont il parle. Un mémorial qui tente de rassembler ces disparus par l'intermédiaire des mots et des gestes des bénévoles. Il tente de rassembler les pièces d'un puzzle, de les conserver et de les transmettre.

Ma place dans le film

Trouver sa place n'est pas chose aisée et suscite encore bien des réflexions.

Ma place trouve davantage son origine dans des rencontres éphémères qui m'ont sensibilisées à la précarité que dans une solide expérience du monde de la rue. Ce film est une façon d'aller à la rencontre des plus précaires à travers ceux qui les accompagnent. Grâce aux bénévoles qui m'ont écrit, je découvre des vies et des histoires.

Ma voix en off ponctuera le film. Je lirai les récits qui m'auront touchée tant par leur trajectoire, leurs anecdotes, que par la façon dont elles sont racontées, leur poésie, leur portée émotionnelle.

Je me place donc en tant que passeur de mémoire, que conteuse qui pourrait à son tour transmettre des histoires dont elle n'est que la dépositaire. J'incarnerai à ma façon ce travail de mémoire qui rend autant hommage aux disparus qu'aux bénévoles.

Des valeurs humanistes à défendre

La dignité est souvent évoquée quand on parle de la fin de vie, de l'accueil des migrants, de la prise en charge des malades. Qu'en est-il de la dignité des Morts de la rue ?

Et pourtant, même si cette notion est érigée en principe fondamental, en composante intrinsèque et inaliénable, on se rend compte qu'elle est bien souvent bafouée, vidée de son sens et qu'elle relève davantage d'une dialectique politicienne que d'un véritable engagement.

Je souhaite interroger le sens intime, moral, politique d'un tel engagement, sa portée humaniste et métaphysique. Par leurs gestes, leur présence, leurs mots envers les défunts, les bénévoles incarnent en acte, au sein du collectif, les valeurs de dignité, de fraternité.

Leur présence en faveur des morts, qui pourrait paraître vaine et inutile, interpelle pourtant notre conscience sur les fondements de notre humanité.

Des enjeux existentiels au-delà des enjeux sociaux

La façon de considérer le mort, conditionne les liens entre les vivants. Le rapport à la mort est un autre niveau de lecture de mon film. Alors que la mort, évènement biologique et universel, traverse chacun de nous, elle est pourtant de plus en plus éloignée, rejetée, cachée, aseptisée. Voir la mort en face, c'est se confronter à notre propre finitude, à notre condition humaine.

Que fait-on des morts ? Que disent-ils de nous ? Quel destin donner au corps mort ? Quels gestes à accomplir pour signifier la perte ? Comment inscrire les morts dans une mémoire intime et collective ?

« La mort provoque la culture et toute culture se construit par l'élaboration d'un rapport à la mort. La mort n'est pas seulement la terminaison d'une existence individuelle, mais comporte une dimension collective. L'humanité est marquée par le souci de la mort d'autrui ».

Cette phrase du sociologue Patrick Baudry nous éclaire sur l'importance d'une ritualisation autour de la mort : soins au mort, veillée, cérémonie d'enterrement, processus mémoriel...

Aujourd'hui, après plusieurs semaines d'immersion auprès des bénévoles, après avoir assisté à des enterrements, recueilli les textes que certains m'ont écrit, je me sens transformée, enrichie de toutes ces rencontres et de ces histoires de vie souvent bouleversantes. J'ai rencontré une forme d'harmonie autour de ces vies pourtant si rudes.

J'y ai aussi découvert un lien puissant entre la communauté des vivants et celles des morts, entre le visible et l'invisible. Révélé par les vivants, ce monde des disparus nous force au respect et à un peu d'humilité.

C'est aussi un vibrant hommage à l'engagement de ces femmes et de ces hommes.